

[Sans titre]

Jacques Folch-Ribas

Volume 18, numéro 3 (105), mai-juin 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30927ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Folch-Ribas, J. (1976). Compte rendu de [[Sans titre]]. *Liberté*, 18(3), 86-90.

littérature française

LE SOMMEIL DÉLIVRÉ *par Andrée Chedid, roman* **226 pages (Flammarion)**

Andrée Chedid, nous l'avons vue et entendue à l'une de nos « rencontres québécoises internationales », il y a deux ans. Nous parlions de l'écriture et de sa possible « récupération » par je ne sais quelles forces occultes ou connues, les bourgeois, les institutions, l'argent... Elle, savait sûrement beaucoup, en donnait l'impression, mais volontiers se taisait et écoutait. Peu après paraissait un livre étonnant, *Nefertiti et le Rêve d'Akhnaton*, dont j'aurais dû noter la beauté. Heureusement que d'autres le firent ! Voilà cette année que paraît (que reparaît) un roman d'elle, intitulé *le sommeil délivré*, et qui me plaît beaucoup.



J'aime bien qu'un écrivain reprenne ses livres, les remette sur sa table, et les change. Un peintre donne des variations sur un sujet, Picasso des dizaines, pour ne parler que de l'époque actuelle. Un musicien fait encore plus : variations sur le thème d'un autre. Je ne sais pas si le premier livre d'Andrée Chedid a beaucoup évolué, et comment. Mais cette version dernière (sinon ultime, pourquoi pas) est un petit

bijou. Par toutes les femmes de la terre, c'est l'an dernier qu'il eût fallu inviter, à nos Rencontres, Andrée Chedid ! La condition féminine, elle en connaît l'un des aspects, le méditerranéen (l'oriental aussi) et elle aurait lu son roman, que nous aurions été édifiés ! Samya, la femme égyptienne, y tue le mari dont elle est la victime. Dès le début. Mais c'est plus que cela, puisque le roman de Samya commence alors. Comme commençait, après meurtre, le roman de l'Étranger.



L'absurde, ici, n'est pas Camusien. C'est l'homme du Sud, et la femme, qui ne savent pas vivre autrement que de la manière ancestrale. Qu'un doute n'effleure même pas. Ils vont un chemin tracé depuis des millénaires, l'homme ne pensant qu'à lui, la femme ne pensant qu'à lui, le monde ne vivant que de lui, et par lui, et pour lui... C'est l'absurde d'ignorance, d'atavisme, d'instinct. J'en ai tellement connus et j'en vois tellement tous les jours de ces *Boutros* (lui) bouffis de dérisoire orgueil (suis-je bien, non mais suis-je bien ! Ils ne doutent jamais d'eux) et de ces *Rachida* (la soeur de lui) en béate activité autour d'eux, que j'ai bien peur parfois de me trouver encore au bord de la Méditerranée... Le sujet doit être mondial.



Si j'étais femme et lisais ce roman, je serais désespérée. Comme je suis homme, je suis vaguement honteux. C'est comode d'être homme. D'un ton un peu hautain, très sobrement, Andrée Chedid montre, sans dénoncer, ce que d'autres dénoncent à grands cris désordonnés. Son chant porte plus loin, plus creux, parce qu'il est plus profond.



Tous les livres qui décrivent un esclavage laissent derrière eux une ambiguïté, pour tout dire : une rage insupportable.

table. Une rage de dents. *La case de l'oncle Tom* ? Mais suis-je le fils du négrier espagnol ou crétois, suis-je l'héritier de l'Irlandais devenu Texan ? Voilà le problème de l'Histoire qui surgit : suis-je le gardien de mon père ? *Les damnés de la terre* ? Où est ma complicité avec un système colonial dans lequel je suis né, sans le vouloir ? La rage de dents, je vous dis. Un livre comme celui d'Andrée Chedid bouleverse. Sur le plan poétique, plus simplement, il est beau.



L'ESPRIT DES LIEUX

par Lawrence Durrell
487 pages (Gallimard)

Durrell, pour s'y perdre. *L'esprit des Lieux*, c'est une rhapsodie, il y a de tout : des descriptions délirantes, sur chacun des pays où l'auteur traîna son amour fou de la vie, du soleil, et des amitiés ; tout y passe, la Grèce, la Crète, la Yougoslavie, l'Amérique du Sud... Ensuite (et en même temps) des lettres aux amis, avec ce souffle désinvolte que seule la correspondance peut donner... Et aussi des récits, qui sont des nouvelles, qui sont des romans. J'oubliais les poèmes, ou plutôt la poésie qui est partout en filigrane.



Il faut lire Durrell, comme il fallait lire Miller en son temps, ce Miller que Durrell admire follement. Et même si l'on éprouve comme moi une certaine méfiance pour la prolixité, et de surcroît américaine dans le cas Miller. Tout d'abord, c'est de la lecture d'atmosphère, la ligne y est sinueuse, et parfois même on la perd, parce que seuls comptent là les lieux, et la personne de l'auteur. Alors, on s'oublie, on voyage, on revient en arrière, on ignore qui est l'un des correspondants de Durrell, cela n'a pas d'importance, on s'attache à la lutte, à la recherche forcenée du bonheur, c'est-à-

dire ici : l'écriture, et le plaisir des sens, les deux choses que l'auteur ait poursuivies toute sa vie.

Ensuite, c'est de la lecture en prise, en prise directe. Jamais Durrell (à ma connaissance) n'a tenté une explication. Marx et Freud sont les grands absents, et il faut bien reconnaître que cela fait du bien parfois de laisser tomber les machineries, filtres, lentilles et autres procédés courants.

A croire que Durrell est le véritable anarchiste des lettres. Comme son ami Miller, mais sans le puritanisme profond de celui-ci. Détendu, Durrell nous entraîne. Après la lecture, l'esprit des lieux habités, comme celui des lieux sauvages, sont les seules choses qui nous restent. C'est beau, un livre dont on oublie tout, sauf l'essentiel, informulé.



LE SENTIMENT GÉOGRAPHIQUE

par Michel Chaillou, récit

186 pages (le Chemin, Gallimard)

A rapprocher, bien sûr, de cet *Esprit des Lieux* : le livre que Michel Chaillou me fait parvenir, et qui est intitulé *le Sentiment géographique*. Rapprochement créé par l'idée que « l'évidence de toute rêverie apporte sa terre » (M. Chaillou), idée sous-latente dans tous les écrits de Durrell. Rapprochement des titres, aussi. Il est temps pour les lecteurs comme moi de rencontrer Michel Chaillou. J'ai tellement de peine à me faire aux « poèmes » d'aujourd'hui ! Je ne dis pas, bien sûr, à la poésie, mais sa manifestation, sa logistique, sa pratique actuelles me laissent tellement sur ma faim ! Je préfère m'abstenir, en général, de porter le plus infime jugement (pour mes fins particulières) sur les « poèmes » que je lis, et relis, et même ceux qui me plaisent ou m'intéressent, je leur trouve un goût de doute qui me les gâche. Le sentiment poétique, par contre (et qu'on peut trouver partout, et surtout en prose) cela m'intéresse. Il est temps que je prenne note de Michel Chaillou.



Le sentiment géographique, c'est une recherche sur un lieu (le Forez, ici, ce presque centre géographique de la France), à l'aide de rêve, de textes anciens, de contemplation de la nature... et de mots qui sont d'une générosité, d'une ampleur, d'un souffle étonnants. Langue baroque, et en même temps savante (donc : bien noblement baroque). Au-delà de l'agréable à lire, c'est un phasé profond, copieux, d'où les images sortent, grossissent, prolifèrent en frondaisons viriles. Quel livre ! C'est une symphonie. C'est la vision d'un médium, intercesseur, privilégié, traducteur, interprète. Et les pieds sur une terre, oh oui ! Ce qu'un véritable écrivain peut faire avec sa terre... A garder précieusement, et à relire.

JACQUES FOLCH